

## MODES

## RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Les Parisiennes qui ont quitté Paris ne sont pas, pour cela, plus indifférentes sur le chapitre des modes. Il semble, au contraire, que leur curiosité soit excitée par leur éloignement de la grande ville.

Les journaux sont attendus avec impatience, on brûle d'apprendre des nouvelles de ce qui se fait dans nos ateliers.

En fait de nouveautés saillantes, nous citerons les écharpes *genre oriental*, dont on se sert pour compléter les toilettes légères de mousseline, tulle ou gaze Chambéry. Ces écharpes sont ordinairement en étoffe rayée, enrichie de broderies en soie de couleurs vives et terminée par une haute frange floche et des glands assortis. Quelques couturières font l'écharpe du même tissu que la robe et la brodent de galons et médaillons de couleur cachemire.

Des confections de formes diverses ont pris naissance depuis un mois. Il a fallu créer de nouveaux modèles au moment des départs. On voit tour à tour des casaques, des paletots, des jaquettes, des talmas, des marinières, des pèlerines à capuchon, des burnous; car, ainsi que nous l'avons dit déjà, tout se porte, il n'y a point de modèles exclusifs, la plus grande liberté règne dans les modes, surtout en fait de toilettes de campagne. On adopte généralement les robes relevées par des agrafes en velours ou ruban avec boucle.

C'est, à vrai dire, une des plus jolies combinaisons pour isoler la robe du sol et laisser voir la jupe de dessous. D'ailleurs, ces agrafes sont un charmant ornement pour la robe et lui donnent un cachet tout particulier.

Il paraît certain que nous allons avoir le chapeau *empire*, mais modifié et ne ressemblant plus du tout aux premiers modèles imités des gravures de 1812, dont l'excentricité prêtait à rire et a été repoussée à l'unanimité. La forme *empire* dont nous parlons a une calotte suivant la passe, elle se termine par une manière de bavolet d'une coupe très-gracieuse. Ce nouveau patron a de l'avenir, il saura plaire à toutes les femmes et il nous promet de notables changements dans la coupe des chapeaux.

Une de nos plus gracieuses modistes, madame *Morison*, rue de la Michodière, 6, a droit aux éloges les plus sérieux pour la création de divers modèles de chapeaux dont l'initiative dénote un talent distingué. C'est chez madame Morison que nous avons vu le chapeau *empire* dont nous venons de parler. Nous devons déjà à cette gracieuse modiste la forme *Médicis*, un des succès de la saison, et pour chapeaux de campagne, les formes *Béarnais* et *Bergère*, deux modèles dont le succès est très-grand.

Occupons-nous à décrire quelques-uns de ces types :

Chapeau *empire* modifié; passe de tulle blanc bouillonné, séparé par des lames de paille de riz. Calotte en paille de riz, entourée d'une couronne de feuilles de lierre, laquelle tourne derrière la calotte. Sur le côté, une écharpe de tulle illusion. A l'intérieur, du tulle bouillonné, du lierre et une rose, brides de taffetas blanc.

Un chapeau *Médicis* (forme déposée); passe à tuyaux, ornements en feuilles de lisérons, de velours vert nuancé; guirlande en sequins d'or, tournant autour du chapeau; sur la passe, dessus et dessous, bouquets de roses. Voilette *Vestale*, brides de taffetas blanc.

Autre chapeau *Médicis*. Passe de tulle rose et fond *empire*, garni d'une touffe de marabouts bleus, retenue par un colibri

qui s'enveloppe d'une écharpe de tulle retombant sur le côté gauche. Autour du chapeau, une chaînette de sequins d'or et de muguet perlés de cristal.

Autre chapeau, forme *stella*, composé de tulle blanc, constellé de paillettes d'or. Au fond, deux pavots bleus à cœur noir, sur monture souple, retenus par une tête d'hirondelle. Voilette *Vestale* semée d'or. A l'intérieur, pavots bleus et bandeau en sequins d'or.

Autre chapeau, forme *Impératrice*, composé de paille fantaisie, avec guirlande de lierre et rose rouge. Intérieur tout en tulle bouillonné.

Voyons maintenant les chapeaux ronds :

Le premier est de forme *Duchesse*, à calotte saillante et petit bord égal. Il est orné d'une écharpe de gaze, *Dona Maria*, qui tourne autour de la passe, attachée par un bouquet de pavots. Le nœud est sur le côté et l'écharpe retombe.

Ce même modèle se répète avec gaze de nuances variées: bleu, mais, paille, blanc, saumon, rose, lilas, etc., et fleurs en harmonie.

Autre chapeau rond, forme nommée *Élisabeth*, en paille à bord gaufré. Un biais de velours noir cannelé à l'intérieur, sous le gaufrage. Ornement de crêpe mais, tournant à la passe et tombant en écharpe. Pouff de pavots ponceau.

Madame Morison emploie beaucoup de lierre dans la décoration de ses chapeaux et de ses coiffures. Ce feuillage, préparé avec art par nos meilleurs fleuristes, est en grande vogue en ce moment.

C'est une bonne fortune d'avoir pu arriver à temps dans les magasins de *Saint-Augustin* (rue Neuve Saint-Augustin, 45) pour admirer les commandes de costumes d'enfants destinés à madame la comtesse R...

Saint-Augustin nous avait déjà fourni tant de jolis modèles à décrire et à dessiner, que nous ne devons pas espérer une aussi complète série de créations nouvelles. Nous nous empressons de la faire connaître à nos lectrices. Les deux jeunes filles de madame R... ont de huit à dix ans; elles emportent, comme on va le voir, les plus gracieux spécimens de l'industrie parisienne.

Voici premièrement une toilette de promenade: première jupe de mousseline de laine bleue, bordée dans le bas par des festons lisérés de taffetas blanc. Le liséré est suivi d'une soutache de soie blanche. L'intérieur de chaque feston est brodé d'une palmette de soie blanche perlée d'acier. Seconde jupe plus courte de 20 centimètres. Celle-ci est d'alpaga blanc, ondulé en larges festons.

Le bord est garni d'une petite ruche de taffetas blanc et d'une soutache. L'intérieur de ce grand feston est brodé de guirlande en étoiles de cordonnet blanc et acier. Une frange bouille en soie blanche dépasse la ruche et termine la jupe. La jupe d'alpaga blanc s'arrête à la ceinture, celle-ci est de ruban bleu frangé, à broderie du même style que celles des jupes. — Le corsage se compose d'une chemisette de mousseline de laine bleue, plissée à gros plis, sur laquelle se répètent, contrariés sur les plis et entre les plis, des ornements brodés soie blanche et acier.

Deux autres toilettes pareilles sont de mousseline blanche très-diaphane sur des jupes de taffetas blancs, entourées dans le bas de taffetas ruches gaufrées. Un large ruban bleu est



posé tout autour des jupes de mousseline. Sur ce ruban bleu, il y a, de distance en distance, des médaillons brodés et enrichis de dentelle. Dans les espaces où le ruban bleu se trouve à découvert, on a brodé des roses en soie verte et rose qui donnent à ces ravissantes toilettes un aspect pompadour de la plus éclatante fraîcheur.

Les ceintures et les corsages sont en rapport, ils échappent à la description par le fini merveilleux de leur travail. — D'autres robes de mousseline, avec sous-jupe de taffetas blanc, sont ornées de guipure Cluny posée sur taffetas rose.

Les pardessus sont aussi charmants que les robes. Il y en a deux en popeline brillantée gris argent, de forme jaquette, ornés de passementerie en riches médaillons gris, et acier avec aiguillettes. Les passementeries sont posées en épauettes, aux poches et sur les devants.

Deux manteaux-rotondes sont de cachemire blanc moucheté ponceau; entourés d'une frange admirable, composée de glands d'argent et brins de grenadine à pointes d'argent. Deux manteaux pareils sont de cachemire blanc moucheté de noir et garnis d'un effilé Thibet blanc; en tête de l'effilé il y a un beau galon noir à cloux de jais.

Les chemisettes de lingerie coupées de dentelle et point à la main sont d'un travail rare. Les costumes de voyage et de campagne, d'une originalité de haute distinction, font le plus grand honneur à l'habileté de la directrice des ateliers de *Saint-Augustin*.

Parmi les coiffures choisies par madame R... nous avons remarqué le *tricorné* en paille garni de plumes et bordé de velours, et des toques Irlandaises qui font haute nouveauté.

On fait, en lainage brillanté, des tissus nouveaux dont l'emploi offre un grand avantage pour les toilettes du matin; le foulard compose aussi des costumes plus élégants et plus solides. Nos couturières puisent dans les collections du *Comptoir des Indes* mille moyens de varier les costumes.

Les accessoires de la toilette sont d'une grande importance et ce n'est pas futilité que d'y porter une grande attention. Le jupon à ressorts s'est transformé déjà plusieurs fois, sans jamais rien perdre de sa valeur. Les ressorts sont maintenant disposés du milieu au bord du jupon; ceux du haut ne font plus saillie, mais la diminution sur la partie élevée du jupon a été complètement répartie sur les cercles du pourtour. Ceux-ci sont plus envahissants que jamais. Les femmes ont depuis long-

temps accordé la préférence au jupon *invisible* de la maison *Creusy*, rue Montmartre, 133. Une forme excellente, des ressorts souples et solides à la fois, donnent à ce jupon un mérite incontestable. Le devant mobile se replie, ce qui est très-commode en voyage.

Les sous-jupes de plage, éditées par la maison *Creusy*, sont en tissu à rayure bazin noir et blanc, décorées de motifs en cachemire de couleur avec accessoires de frange, boutons et dentelles.

Des sur-jupes d'alpaga ou lino blanc, garnies de dentelle ou taffetas, servent à compléter les toilettes habillées. Les garnitures montent de manière à combler le vide occasionné sur les côtés par l'attache des tirettes à boutons et agrafes. Nous avons remarqué que la décoration des jupes de dessous est le véritable luxe des costumes du matin, car le jupon de la robe, destiné à être relevé en baldaquin, n'a généralement qu'un câble pour bordure. Ceci s'applique, bien entendu, aux vêtements sans cérémonie.

Les femmes demandent à la parfumerie moderne le moyen de s'embellir et de rester jeunes le plus longtemps possible. On ajoute à l'éclat du teint, par l'emploi de quelques cosmétiques habilement préparés: le blanc Nymphéa, le rose d'Armide et les crayons Impératrice, de la maison *Séguy*, 17, rue de la Paix, ont su entrer discrètement dans le boudoir des femmes intelligentes. On a longtemps repoussé les fards, parce que l'expérience avait démontré qu'ils étaient nuisibles et que leur emploi journalier détériorait le tissu dermal par la présence des agents corrosifs employés dans leur composition. Ces craintes n'existent plus avec les produits de la maison *Séguy*, dont l'innocuité est parfaitement établie. Le blanc Nymphéa et le rose d'Armide sont d'un effet excellent, aussi bien sous le jour brillant du soleil qu'à la clarté des bougies.

Pour conserver le teint pur et faire disparaître les taches de rousseur, son, lentilles, hâle, masque de grossesse, etc., le lait antéphélique de la maison *Candès*, 26, boulevard Saint-Denis, peut être employé avec toute sécurité. Ce produit infailible est garanti par dix-sept ans de succès. Un petit ouvrage accompagne chaque flacon et donne, sur l'application, des renseignements auxquels il est nécessaire de se conformer avec la plus scrupuleuse exactitude. On doit réclamer cette brochure-prospectus lorsqu'on achète le lait antéphélique dans ses dépôts en France ou à l'étranger. Marguerite DE JUSSEY.

## CAUSERIE

Quand je serais le seul, cela m'est égal, j'en prends fièrement et bravement mon parti, mais je ne vous parlerai pas de *Gladiateur* et de ses triomphes tant à Epsom qu'à Boulogne. Il y a deux choses contre lesquelles les lecteurs et les lectrices de ce journal sont habitués à me voir protester, à mon point de vue personnel: ce sont les théâtres de société et les courses de chevaux, élevés à l'importance qu'on tend à leur donner. Je ne saurais pas plus me réjouir de voir les courses de chevaux absorber l'attention publique et devenir la première des affaires dans un pays comme la France, que de voir des jeunes femmes et des jeunes filles bien élevées jouer les pièces du *Palais-Royal* dans les salons. Je ne proscriis pas les courses de chevaux et les spectacles, comme Platon proscrivait les poètes de sa république, mais je le répète, chacune de ces choses a sa place faite et marquée, et il faut l'y laisser. Je sais bien que je ne plais pas à tous mes lecteurs et à toutes mes lectrices, en parlant de la

sorte; mais nous sommes aujourd'hui de si vieux amis, eux et moi, qu'ils doivent bien me passer la fantaisie de ma franchise. A l'occasion, ils n'y perdront pas.

Que j'aime bien mieux avoir à dire mon mot de la haute distinction qui vient d'être accordée à Rosa Bonheur! D'abord, parce que rien ne me plaît plus que de voir récompenser les gens qui le méritent et qui gagnent ces récompenses à la sueur de leur front; ensuite parce que la croix de la Légion d'honneur accordée à Rosa Bonheur est une innovation dont la pensée remonte tout droit à l'Impératrice. Quand la Régence confiée à ces mains délicates et habiles, ce que les journaux autorisés à le dire ont vanté à qui mieux mieux, quand la régence de l'Impératrice, dis-je, n'eût eu que ce beau résultat, j'y applaudirais de tout mon cœur et je trouverais que cette Régente d'un mois a été une grande Régente.

Or, je me suis toujours insurgé *in petto* contre l'exclusion





Planche N° 49.

LE MONITEUR DE LA MODE  
JOURNAL DU GRAND MONDE

Toilette de chambre de la maison veuve Robert et fils, rue de Richelieu, 85. — Coiffure *empire*.  
(Voyez la description, page 2 de la couverture).



dont les femmes de talent ont été les victimes jusqu'à présent, dans la distribution des distinctions honorifiques. La croix de la Légion d'honneur n'est-elle pas aussi bien placée sur la poitrine de mademoiselle Rosa Bonheur, ne le serait-elle pas tout aussi bien sur celle de madame George Sand, ne l'eût-elle pas été aussi bien sur celle de madame Delphine de Girardin, qu'à la boutonnière de tel ou tel. (Ici l'on me permettra de ne nommer personne.) Et puis, il y a là un grand pas de fait. Un journal qui, comme nous, approuve grandement cette distinction, ajoutait : « C'est, au double point de vue des prérogatives de l'art et de l'émancipation du sexe féminin, une véritable conquête. Ceci pourra porter les dames à parler rubans à un point de vue moins frivole. » C'est là exactement ce que nous voulions dire ; c'est là, en effet, le grand côté de cette question qui eût été toute simple, s'il se fût agi d'un homme de lettres ou d'un artiste barbu, mais qui prend d'énormes proportions quand il s'agit d'une femme.

Je n'ai pas la prétention de croire, comme mon confrère que je viens de citer, que les dames seront portées à « parler rubans à un point de vue moins frivole » ; je ne m'imagine pas que les dames cesseront de s'occuper de ce qui leur sied bien, c'est-à-dire de la toilette ; mais je crois, en effet, et j'espère même que ce petit bout de ruban rouge, pour lequel un homme risque sa vie sur un champ de bataille ou s'immole au travail, aura assez de prestige aux yeux des femmes, toujours fières de le voir à la boutonnière de leurs fils, de leurs frères ou de leurs maris, pour qu'elles s'attachent à le gagner, elles aussi ; et elles comprendront que ce n'est pas en jouant les pièces du *Palais-Royal* dans un salon, en mettant toute leur vanité à assister aux courses de chevaux, toute leur gloire en ne manquant pas à une première représentation, et tout leur succès dans des toilettes excentriques, qu'elles obtiendront le ruban rouge. Quand elles l'auront en perspective, en se tenant dans le milieu délicat que Dieu leur a assigné, elles mettront une émulation plus grande à acquérir les talents qui appellent les récompenses publiques. La femme de qui, pour nous, l'intelligence est ouverte incontestablement à tout, aussi bien que celle des hommes, la femme, dis-je, a été en quelque sorte relevée par cette décoration accordée à Rosa Bonheur. C'est plus qu'une œuvre de justice que l'Impératrice a faite là, car c'est une œuvre éminemment intelligente ; espérons qu'elle portera ses fruits.

Vous saviez que la princesse de Danemark, la sœur de la princesse de Galles, était fiancée au grand-duc héritier de Russie, celui qui est mort à Nice. Je vous ai raconté la visite au lit de mort de son fiancé de cette jeune princesse, « ma chère petite âme », comme l'appela le prince à qui les paroles montaient déjà à peine jusqu'aux lèvres. Le bruit a couru que la princesse Dagmar, cette fiancée-veuve, ne perdrait pas le trône auquel elle était destinée et qu'un mariage l'unirait au grand duc héritier actuel. Je ne sais ce qu'il y a de bien exact dans cette nouvelle ; mais ce qu'il y a de plus certain, et de bien certain même, c'est que la haute société russe, qui a été très-touchée de la visite de la jeune princesse au lit de mort de son fiancé, l'a adoptée comme la famille impériale l'avait déjà adoptée. L'Empereur lui a envoyé récemment la décoration de Sainte-Anne avec une dotation de 40 000 roubles. Les dames de Saint-Petersbourg viennent de lui offrir une croix grecque en lapis-lazuli, enchâssée d'or et garnie d'une double rangée de grosses perles et d'énormes diamants. Voilà qui est bien parler et bien agir !

La poésie qu'on ne peut se défendre de reconnaître dans les relations toutes spirituelles entre ces deux royaux fiancés a quelque chose de légendaire, et qui me rappelle une tradition populaire fort accréditée à Genève et qu'un accident récent vient de confirmer. Il existe donc à Genève une tradition qui

raconte que tous les ans le lac choisit et prend sa fiancée parmi les plus charmantes personnes qu'il reçoit sur ses flots. C'est ainsi qu'il y a quelques semaines cinq jeunes gens, profitant d'une belle matinée et de la tranquillité du lac, s'étaient lancés dans une embarcation pour faire une promenade.

La frêle embarcation était à peine arrivée entre le pont du Mont-Blanc et le pont des Bergers, lorsqu'on la vit se remplir d'eau et sombrer. Des cinq voyageurs, trois reparurent à la surface de l'eau et s'y soutinrent assez longtemps pour pouvoir être recueillis par des bateliers accourus à leur secours. Une heure s'écoula avant qu'on eût retrouvé les deux autres. Le lac jaloux les avait retenus. C'étaient deux jeunes fiancés du canton de Saint-Gall, parés de leurs habits de fête et qu'on retira étroitement enlacés dans les bras l'un de l'autre.

Les sceptiques et les esprits forts chercheront à donner une explication toute matérielle peut-être à ce fait, moi je préfère croire que c'est le lac qui a pris, en effet, sa fiancée. C'était son droit légendaire, respectons-le. Et voilà une matière à philosopher, s'il y avait lieu, et si j'avais de la place !

Voici une aventure qui a beaucoup fait causer dans un certain monde tout récemment. Cette aventure, que j'emprunte à un journal renommé pour la véracité de ses récits, rappelle celle arrivée à un romancier de la Restauration. Un mauvais poète (il y en a quelques-uns), mais homme fort distingué et de plus excellent mari, ce qui arrive quelquefois, et que l'on désigne sous la simple initiale V..., avait la manie de publier ses vers, à ses frais cela va sans dire. Son premier volume passa inaperçu ; pas un journal n'en parla, ce qui arrive assez souvent aux journaux ; il ne s'en vendit pas un seul exemplaire, et le pauvre poète tomba malade « d'un amour-propre rentré ».

Cependant, un changement qu'il attribua à un heureux revirement dans le goût public s'opéra bientôt. Plusieurs journaux citèrent les poésies de M. V..., de petites feuilles en firent même un éloge des plus retentissants, et les éditions s'épuisèrent avec une rapidité merveilleuse. Le poète recouvra la santé ; il devint gros, gras et joyeux.

M. V... adorait sa femme, qui lui rendait au centuple son affection. Il y a quelque temps, elle tomba malade, et une méningite transcurrente l'enleva presque subitement. La douleur du mari ne saurait s'imaginer. Il lui fallut cependant y faire trêve pour s'occuper des affaires d'intérêt auxquelles donnait lieu le décès. Quelle ne fut pas sa surprise, en visitant les papiers de sa femme, d'apprendre qu'elle avait loué secrètement un logement dans une maison de la rue Saint-Honoré !

Ne pouvant croire qu'elle eût manqué à ses devoirs, il fut néanmoins agité de la plus vive inquiétude. Il se rendit au local indiqué, mais son étonnement fut d'une autre nature quand il y trouva des volumes entassés jusqu'au plafond. C'étaient toutes les éditions de ses œuvres que madame V... avait fait racheter aux libraires par des agents discrets, en faisant croire au mari que leur disparition était due à l'empressement du public. C'était également à elle qu'il fallait attribuer l'insertion des articles laudatifs.

M. V... n'a pu soutenir le double coup porté à son amour conjugal et à son amour-propre, et l'on a constaté son suicide par asphyxie carbonique.

Le suicide est sans doute de trop ; j'eusse mieux aimé une bonne maladie. La différence qu'il y a entre le poète en question et le romancier de la Restauration dont je parlais tout à l'heure, c'est que celui-ci s'enrichit avec ses romans, que les filets de Saint-Cloud repêchaient sans les garder ; mais il s'aperçut, un beau jour, que sa femme s'était ruinée de toute la fortune qu'il avait gagnée. Il s'en consola et ne fit plus de romans. Il y a donc des leçons qui profitent en ce monde !

X. EYMA.



## PÊLE-MÊLE

Le 15 août approche et, avec lui, les croix des artistes et des hommes de lettres. Inutile de dire que tous les ans, à pareille époque, les heureux qui espèrent être décorés attendent ce jour avec la même impatience que les directeurs de théâtre attendent la pluie.

Si tous ceux qui espèrent voir briller sur leur poitrine « le signe de l'honneur », comme on chante dans les couplets chauvins, ne sont pas déçus dans leur espoir, la liste sera longue.

Parmi les appelés, ce qui ne veut pas dire qu'ils seront élus, on cite : George Sand, Mermet, Édouard Plouvier, Ponson du Terrail; M. Montigny, directeur du Gymnase, et le directeur de l'Opéra, M. Émile Perrin, qui serait fait officier de la Légion d'honneur.

Le *Figaro* ne peut se décider à en finir avec les cochers. Il y revient, « malgré lui », dit-il, pour raconter deux histoires. Il ajoute qu'elles sont vraies, et trouve là son excuse.

Les héros sont deux automédonns appartenant au plus grand monde et qui, pour deux motifs diamétralement opposés, ont tenté d'imiter l'exemple pernicieux de leurs frères à vingt-huit sous la course.

L'un de ces gentlemen de l'écurie n'est pas précisément doué d'un esprit subtil et éveillé. L'autre matin, en tournant sa casquette entre ses doigts, comme un subordonné qui va commettre une action grave, Jean va trouver M. le comte, son maître, et d'un ton niaisement résolu, il lui demande, à brûle saute-en-barque, une augmentation de 200 fr. par an. M. le comte refusa nettement.

— M. le comte est libre, répondit l'insurgé, mais qu'il ne soit pas surpris, alors, si je n'ai pas l'honneur de le conduire au Bois aujourd'hui. — J'ai réfléchi et je me mets en grève.

— Et avec qui ? demanda le gentilhomme.

— Avec qui ? Mais avec moi tout seul ; je n'ai besoin d'être aidé par personne.

— Savez-vous lire, monsieur Jean ?

— Monsieur le comte le sait bien, puisque c'est lui qui me l'a fait apprendre !

— Approche donc, imbécile, ouvre ce livre et lis tout haut là, au mot GRÈVE.

Jean prit le livre, il l'ouvrit, puis il lut : « GRÈVE. Nom donné aux pièces d'armures en fer qui entourent la jambe des guerriers armés de pied en cap ».

— Est-ce que tu veux devenir guerrier ?

— Moi ? pas du tout ! puisque M. le comte, dans le temps, m'a acheté un homme pour me libérer du service !

— Dans le temps, en effet ; mais aujourd'hui, si tu te mets en grève, tu peux acheter ton armure ; tu n'auras pas un sou de moi.

Depuis huit jours, Jean, le cocher, est plongé dans ses méditations et ne comprend pas bien encore pourquoi ses confrères de la Compagnie impériale sont descendus de leur siège pour prendre du service militaire.

L'autre cocher s'appelle M. Baptiste. C'est un cocher honnête et convaincu. Il tient depuis trente ans son fouet comme une main de Justice ; et quand il conduit au lac la vieille marquise,

sa maîtresse, il se tient droit et digne sur son siège comme un roi sur ses ais dorés ou comme un magistrat présidant des assises.

Or la marquise, comme tous les vrais nobles, aime ses gens autrement qu'en paroles. La semaine dernière, elle fit monter M. Baptiste dans ses appartements.

— Vous êtes, lui dit-elle, un loyal serviteur ; à partir d'aujourd'hui je vous augmente de cent francs. Mon intendant est prévenu.

— Je supplie madame la marquise de m'excuser si je vais à l'encontre de la décision qu'elle a prise, mais il m'est moralement impossible d'accepter.

— Je ne vous entends pas ; vous refusez l'augmentation que je vous offre de moi-même et sans que vous l'ayez demandée ? Vous accepterez, je le veux. Vous entendez bien, je le veux.

— J'aurai donc le regret d'annoncer à madame la marquise que, sur-le-champ, je me mets en grève.

— Comment ! en grève ?

— Pour demeurer fidèle à mes principes.

Lorsque la plèbe des phaétiens se révolte pour obtenir au bout de la journée une augmentation de salaire, un cocher de bonne maison se doit à lui-même et aux armes de sa voiture de ne rien consentir qui puisse, même de loin, paraître se rapprocher des faits et gestes de la vile multitude.

Il y a encore de ces vieux Calebs plus royalistes que le roi.

Les journaux ont publié une lettre de Méry, dans laquelle le spirituel écrivain se disculpe de l'accusation d'avoir emprunté à l'*Africaine* la scène du mancenillier. Méry a écrit les *Damnés de l'Inde* en 1853. Il lui fallait un suicide nouveau pour un désespoir d'amour. Tous les genres étaient épuisés : le poison, la rivière, l'asphyxie, le charbon, le poignard, le pistolet et l'étranglement. Il eut l'idée de faire mourir son héros sous un mancenillier. C'était plus original. Seulement, il se trouve que le mancenillier ne croît pas dans l'Inde, mais aux Antilles ; que ce n'est pas un arbre immense, mais une sorte de pommier ; que son feuillage n'est pas vénénéux et qu'on y dort fort bien à l'ombre.

Cela nous rappelle une définition qui devait entrer dans le *Dictionnaire de l'Académie*. On vint prier Buffon de la vérifier : « Écrevisse, petit poisson rouge qui marche à reculons. » Le célèbre naturaliste fit observer que l'écrevisse n'est pas un poisson, qu'elle n'est pas rouge et qu'elle ne marche pas à reculons. A cela près, ajouta-t-il, votre définition est parfaite.

En confessant son erreur, Méry s'autorise de deux vers d'Horace qui donnent aux peintres et aux poètes la liberté de suivre en toute chose leur caprice. Cette justification était inutile : l'aimable poète est absous depuis longtemps.

Parmi les maladies qui atteignent l'espèce humaine, il en est une dont le caractère et les effets avaient depuis longtemps frappé l'attention des savants, sans qu'on fût encore parvenu à trouver un moyen certain de combattre ce fléau. Nous parlons de la rage. Or, voici que le journal *la Ferme* nous indique un remède nouveau qui, s'il est vraiment infaillible, comme il y a lieu de le croire, fera du médecin qui l'a trouvé un des bien-



fauteurs de l'humanité. Les détails donnés à ce sujet par la *Ferme* ont un tel intérêt, que nous croyons devoir les faire connaître à nos lectrices.

M. le docteur Buisson, appelé à donner des soins à une hydrophobe qui touchait à la crise finale de la maladie, la saigna et s'essuya les mains avec un mouchoir imprégné de la salive de la mourante. Au doigt indicateur de la main gauche, il avait une petite plaie où la chair était à nu; il reconnut aussitôt son imprudence; mais, confiant dans le procédé qu'il venait de découvrir récemment, il se contenta de se laver avec de l'eau.

« Croquant, dit M. Buisson, que la maladie ne se déclarerait qu'au quarantième jour, et ayant beaucoup de malades à visiter, je remettais de jour en jour à prendre mon remède, c'est-à-dire des bains de vapeur. Le neuvième jour, étant dans mon cabinet, je sentis tout à coup une chaleur à la gorge et une plus grande encore dans les yeux: mon corps me paraissait si léger que je croyais qu'en sautant j'aurais pu m'élançer à une hauteur prodigieuse, ou qu'en m'élançant d'une croisée j'aurais pu me soutenir en l'air; mes cheveux étaient si sensibles qu'il me semblait que, sans les voir, j'aurais pu les compter; la salive me venait continuellement à la bouche; l'impression de l'air me faisait un mal affreux, et j'évitais de regarder les corps brillants; j'avais une envie continuelle de courir et de mordre non les hommes, mais les animaux et tout ce qui m'entourait. Je buvais avec peine, et j'ai remarqué que la vue de l'eau me fatiguait plus que la douleur de gorge; je crois qu'en fermant les yeux, un hydrophobe peut toujours boire. Les accès me venaient de cinq minutes en cinq minutes, et je sentais alors la douleur partir du doigt indicateur et se prolonger le long des nerfs jusqu'à l'épaule. Pensant que mon moyen n'était que préservatif et non curatif, je pris un bain de vapeur, non dans l'intention de me guérir, mais pour m'étouffer. Lorsque le bain fut à une chaleur de 52 degrés centigrades, tous les symptômes

disparurent comme par enchantement; depuis je n'ai rien senti.

« J'ai donné des soins à plus de quatre-vingts personnes mordues par des animaux enragés: toutes ont été préservées par ce moyen. Quand une personne a été mordue par un chien enragé, il faut lui faire prendre sept bains de vapeur, un par jour, dit à la russe, de 57 à 63 degrés. C'est là le remède préventif. Quand la maladie est déclarée, il ne faut qu'un bain de vapeur monté rapidement à 37 degrés centigrades, puis lentement à 63 degrés; le malade doit se tenir bien enfermé dans sa chambre jusqu'à ce qu'il soit complètement guéri. »

M. le docteur Buisson cite encore plusieurs faits curieux. Un Américain avait été mordu par un serpent à sonnettes, environ à huit lieues de sa demeure. Voulant mourir au sein de sa famille, il court chez lui, se couche, sue beaucoup et la plaie se guérit comme une plaie simple. On guérit la tarentule par la danse: la sueur dissipe le virus. — Si l'on vaccine un enfant et qu'on lui fasse prendre un bain de vapeur, le vaccin ne prend pas.

Au milieu de ses grands succès, succès auxquels nous assistons de loin, très-platoniquement, mademoiselle Thérèse a traversé une soirée orageuse dans un café-concert des Champs-Élysées. Sifflée par les uns, applaudie par les autres, mais bien plus malmenée que défendue, elle a pu apprécier la vérité de ces paroles que M. Caraffa fait chanter à Masaniello :

« Le peuple, dans son inconstance,  
Blâme, approuve sans examen;  
Celui que la veille il encense  
Est immolé le lendemain. »

La rime n'est pas riche, mais le bon sens y supplée.

Robert HYENNE.

## THÉÂTRES

Les représentations de l'*Africaine* n'empêchent pas la direction de l'Opéra de songer à l'avenir. Elle prépare une reprise prochaine des *Buquenots*. Une cantatrice allemande, mademoiselle Lichtmay, débiterait dans le rôle de Valentine. M. Villaret, qui a reçu des conseils de Meyerbeer, chanterait celui de Raoul. M. Morère devait s'en charger, mais il quitte l'Opéra.

Les répétitions de *Fior d'Aliza*, de M. Victor Massé, ont commencé à l'Opéra-Comique. Madame Vandenheuvel-Duprez a été spécialement engagée pour cet ouvrage.

La reprise des *Mousquetaires de la Reine* a eu lieu avec Achard dans le rôle d'Ollivier.

Au Théâtre-Lyrique, les dernières représentations de la *Flûte enchantée* alternent avec les premières soirées de *Lisbeth* et du *Roi Candaule*. La prochaine saison s'ouvrira avec les mêmes ouvrages, sans préjudice de la *Fiancée d'Abydos*, de M. Barthe, du *Nahel*, de M. Litolff, d'*Ivan le Terrible*, de M. G. Bizet, d'un opéra de M. Jules Beer, et de la traduction de la *Martha*, de M. de Flotow.

Une troupe espagnole a débuté aux Variétés. Ses deux principaux sujets sont connus à Paris; c'est la senora Petra Camara et le senor Guerrero. On se rappelle avoir vu cette danseuse au Gymnase. Il y a longtemps de cela. Elle était belle et svelte. Aujourd'hui elle n'est que belle; mais la grâce et la vivacité

de ses mouvements font oublier son embonpoint. Les ouvrages représentés par les artistes espagnols sont: *Dans les Cornes du Toureau*, opérette de M. Frontaura, musique de Gaztambide; le *Bandit*, opérette de Barbieri, et la *Fête des Gitanos*, ballet de Guerrero, mis en musique par M. Oudrid. La musique de M. Gaztambide est légèrement écrite et fort gracieuse. Elle vaut certes ce que nous produisons en ce genre. On a remarqué dans le *Bandit*, une chanson italienne très-bien dite par un jeune ténor, M. Prats, et un duo qui a été bissé.

Au Gymnase, à l'étude, pour être joués très-prochainement, un acte de M. Fournier, et une comédie en vers, de M. de Wailly, la *Curiosité*. On prépare, au même théâtre, une pièce en trois actes, de M. Delaporte, intitulée: *les Filles mal gardées*.

Nous leur souhaitons le succès des *Vieux Garçons*, un succès centenaire, que M. Victorien Sardou a célébré en un déjeuner offert chez Brébant aux artistes et à l'administration du Gymnase.

Au mois de septembre prochain, M. Duprez, le grand chanteur, fera représenter un opéra de sa composition, au Grand Théâtre-Parisien. Cet opéra a pour titre: *Samson*. M. Duprez choisira lui-même ses interprètes, qui seront spécialement engagés pour cette circonstance.

R. II.



## LA FILLE DU REBOUTEUR

(SUITE ET FIN.)

— Effectivement, mon père. Le plateau de la chapelle avait surtout des rayonnements, une harmonieuse majesté dont mon cœur ressent encore le charme délicieux, l'émotion profonde. C'est au point qu'il m'a semblé que je redevais enfant... que ma pauvre mère était encore là... comme autrefois, devant le calvaire... et je me suis mis à répéter tout haut la prière enseignée par elle.

— Tout haut... il n'y avait donc là personne ?

— Personne... hormis une jeune fille à genoux au pied de la croix.

— Une jeune fille... Ah ! ah ! mon gaillard.

Pascal rougit légèrement, et s'empressa de répliquer :

— Gardez-vous bien, mon père, de mal interpréter mes paroles. De telles pensées étaient à cent lieues de mon esprit.

— Elle était donc laide, cette jeune fille ?

— Non... oh ! non.

— La connais-tu ?

— Nullement. Je ne supposais même pas qu'il existât sur la terre une créature aussi belle, aussi pure; aussi ravissante ! En la contemplant, je me suis surpris à penser aux anges !

— Quand je te disais que tu es un peu poète, c'est-à-dire un peu fou.

— Au contraire. Mes pensées étaient en ce moment des plus raisonnables ; je songeais que, pour compléter notre bonheur, il nous faudrait là, entre nous deux, une semblable compagne... que vous appelleriez votre fille... et que moi j'appellerais ma sœur.

— Ta femme, bien plutôt... et je ne demanderai pas mieux, quand nous trouverons une bonne dot. Mais cette recherche-là n'est guère de ma compétence. Pour te marier convenablement, je compte sur la tante Brigitte.

— A propos ! s'empressa de dire Pascal, heureux peut-être de cette occasion de changer l'entretien, à propos de ma tante Brigitte, je lui ai promis mon bras pour la conduire demain à la messe à la chapelle de Grâce, c'est grande fête.

— Diable ! je comptais sur toi pour m'accompagner à Pont-Audemer, où nous déjeunons avec quelques amis. Mais ma chère belle-sœur avant tout... Une tante à succession... pas de négligence !

Et le souper continua.

## XI.

## UN PROTECTEUR INESPÉRÉ.

Le lendemain, de grand matin, le docteur montait à cheval.

— Tiens ! dit Pascal, je ne vous connaissais pas cette monture-là ?

— Une jolie bête, n'est-ce pas ? Je l'ai achetée la semaine dernière... et pour toi, mon garçon ; qu'en dis-tu ?

— Un peu fringante peut-être...

— Mais franche d'allure, et qui doit courir comme un arabe.

Je me fais un plaisir de l'essayer aujourd'hui.

Le domestique intervint.

— Monsieur a peut-être tort, dit-il, ce cheval est capricieux en diable, et, si j'en crois ma vieille expérience, il doit devenir difficile à mater en de certains moments. Je ne prétends pas qu'il y ait danger, mais cependant...

— Bah ! bah ! j'ai servi dans les dragons de l'impératrice... et je ne crains rien. A ce soir, Pascal... à ce soir !

Le docteur Cauvain partit au grand trot.

Quelques heures plus tard, son fils montait la côte de Grâce en compagnie de la tante Brigitte... vieille demoiselle un peu roide, un peu provinciale peut-être, mais bonne au demeurant comme du bon pain.

En passant devant le calvaire, le jeune homme ne put se défendre d'y jeter un regard en souvenir de la belle inconnue de la veille au soir.

C'est surtout dans ces humbles chapelles, objet du pèlerinage des paysans et des pêcheurs, que le service divin a quelque chose d'imposant et qui, par sa touchante simplicité, remue délicieusement les âmes pieuses.

Pour Pascal, il y avait en outre les souvenirs de l'enfance, le souvenir surtout de sa mère.

Grande et sincère était donc son émotion, lorsque tout à coup, sous cette rustique voûte, s'éleva la voix de l'orgue.

L'orgue touché par des mains habiles, et, qui plus est, avec un charme si vraiment religieux, avec une harmonie si vraiment chrétienne, que le jeune médecin, étonné, sentit descendre en son âme une béatitude jusqu'alors inconnue, une sorte de ravissement céleste.

A chaque instant il retournait la tête pour tâcher de découvrir l'artiste invisible.

— Mais qu'as-tu donc ? finit par lui demander la tante Brigitte à voix basse.

— Je ne savais pas, balbutia-t-il en indiquant l'orgue du regard, je ne savais pas qu'il y eût chez nous un artiste d'autant de talent. C'est admirable !

— Patience ! après la messe, nous avons rendez-vous chez l'aumônier... patience !

Effectivement, une heure plus tard, et sans que la tante Brigitte eût voulu s'expliquer davantage, ils entraient au presbytère.

— Monsieur l'aumônier, dit la vieille demoiselle, voici mon neveu Pascal qui vient vous complimenter à propos de votre organiste.

— A merveille ! j'allais précisément vous le présenter.

Le digne pasteur ouvrit l'autre porte du parloir. Une jeune fille parut sur le seuil.

C'était l'inconnue du calvaire... C'était Thérèse Ysabeau.

Chaque jour de grande fête elle touchait l'orgue de la chapelle de Grâce. Ce jour-là, sous l'impression des sentiments qui l'agitaient, elle venait de se surpasser elle-même. C'était la fervente prière de sa piété filiale, c'était son âme tout entière qui, par la voix de l'instrument mélodieux, s'était élevée vers le ciel.

On a déjà compris l'émotion de Pascal Cauvain.

Que fut-ce donc lorsque, sur l'invitation du pasteur, Thérèse eut raconté la touchante histoire de son père !

Elle termina, plus belle encore sous ses pleurs, par supplier la tante Brigitte de vouloir bien lui servir d'introductrice auprès du docteur Cauvain.

Pascal s'empressa de répondre :

— C'est moi-même qui vous présenterai à mon père, mademoiselle... et, je vous le garantis d'avance, il consentira.

— Allons-y tous... et dès à présent, proposa l'aumônier.

— Mon père ne sera de retour que tantôt. D'ailleurs il me faut le temps de le préparer. Ce soir seulement... venez ce soir.

— Et c'est moi qui vous présenterai, déclara la tante Bri-



gitte, venez me prendre en passant, ma chère belle... voici mon adresse.

— Inutile, dit le vieux prêtre, je conduirai Thérèse chez vous, madame.

— Oh! vous êtes bons!... tous bons! s'écria la fille du rebouteur, vous allez sauver mon père!... mon pauvre père! mais je ne sais pas, je ne sais pas comment vous témoigner ma reconnaissance... Oh! merci, merci!

Et, saisissant la main de la tante Brigitte, elle la couvrit de baisers.

## XII.

### CATASTROPHE.

Thérèse n'eut garde de manquer au rendez-vous.

Vers les six heures du soir, guidée par le moderne ermite, elle descendait la rampe escarpée de la côte de Grâce.

La tante Brigitte attendait, déjà sous les armes.

On se dirigea sans déssemparer vers la maison du docteur Cauvain.

Chose étrange! cette demeure, d'ordinaire si riante, avait je ne sais quel aspect sinistre et de mauvais augure. Il en sortait un bruit confus, mêlé de voix fiévreuses et de douloureux gémissements. Quelques groupes stationnaient devant la grille toute grande ouverte; quelques amis dans les allées du jardin, sur le sable desquelles se remarquait l'empreinte de piétinements nombreux. Il y avait une civière sur le perron. Les domestiques couraient çà et là, portant divers objets de literie, mais dans un grand trouble et comme ayant à peu près perdu la tête.

Nos trois visiteurs, tout d'abord étonnés, craignant que leur démarche n'arrivât mal à propos, s'étaient prudemment retirés à l'écart sous un berceau de clématite et de chèvrefeuille.

Tout à coup Pascal Cauvain parut sur le perron, très-agité, très-pâle et, du geste, congédiant les amis qui semblaient avoir attendu des nouvelles.

En leur répondant à voix basse, il les reconduisit jusqu'à la grille. Après lui avoir serré la main d'un air de commisération plus ou moins cordiale, tour à tour ils se retirèrent.

Déjà le jeune médecin s'en retournait vers la maison.

La tante Brigitte se montra à l'entrée du berceau.

— Pascal... mon enfant... qu'y a-t-il donc?

— Ma tante... monsieur l'abbé... mademoiselle Thérèse... Ah! je me souviens... mais qui aurait pu prévoir... mon père... mon pauvre père... un grand malheur!

Il se cacha le visage dans les mains; les sanglots avaient étouffé sa voix.

— Parle! reprit la tante Brigitte après un silence, explique-toi, mon ami... ce malheur, quel est-il?

— Mon père était parti ce matin pour Pont-Audemer... et, malgré notre avis, sur un nouveau cheval, un cheval dangereux. Tout à l'heure, en redescendant la côte, ce cheval s'est emporté...

— Une chute terrible!

— Ton père est blessé?

— Oui.

— Dangereusement?

— Il s'est cassé la jambe.

— Oh! mon Dieu! ce pauvre docteur... mais je veux le voir.

— Dans un instant, ma tante. La douleur, la fatigue... il vient de s'assoupir... et moi-même, vous l'avouerez-je? j'ai besoin d'un peu de répit pour me remettre.

Thérèse s'avança.

— Monsieur Pascal, demanda-t-elle timidement, cette fracture est donc bien dangereuse...

— Hélas! oui, mademoiselle!... je crains beaucoup... Quant à mon père, son idée fixe est qu'il faudra lui couper la jambe!... Et il veut que ce soit moi, moi-même qui pratique cette opération!... Ah! rien que d'y songer, je me sens mourir!

— Monsieur Pascal, reprit la jeune fille avec plus d'assurance, je vous demande pardon de me prononcer ainsi... mais dans la famille Ysabeau c'est un principe traditionnel que jamais, hormis dans les cas de blessures par les armes à feu, jamais une amputation n'est nécessaire.

Étonné, Pascal regarda Thérèse.

— On s'y connaît, dans la famille Ysabeau, déclara la tante Brigitte.

Le vieux prêtre ajouta :

— On a l'expérience qui provient de la tradition, et ce je ne sais quoi d'explicable que Dieu parfois donne à ses élus!

Enhardi par cette double approbation, Thérèse insista :

— Pourriez-vous m'expliquer, monsieur Pascal, la nature particulière de cette fracture?

Ce n'était plus une jeune fille qui parlait, c'était un médecin.

Pascal répondit :

— Je n'aurai pas besoin de recourir à des termes scientifiques, mademoiselle. Un mot de mon père suffira : « c'est, vient-il de nous dire, c'est une fracture exactement semblable à celle du père Leday. »

— Eh bien! dit-elle, cette fracture, mon père et moi nous l'avons réduite... et, grâce à Dieu, le père Leday marche tout comme auparavant.

Le vieux prêtre avait levé les yeux au ciel. Dans son regard, on pouvait lire cette pensée :

— Mon Dieu! vous permettez ces rapprochements, afin d'abaisser l'orgueil devant la simplicité de la foi!

Thérèse reprit :

— Ne pourrais-je juger par moi-même, et me rendre un compte exact...

— Non! se récria tout d'abord le jeune homme, oh non! c'est impossible...

La tante Brigitte et l'abbé l'interrompirent en même temps.

— Il le faut! dirent-ils tous les deux.

— Mais songez donc...

— C'est peut-être un secours inespéré que le Ciel vous envoie... ne le refusez pas!

— Soit! répondit enfin Pascal, que le regard surtout de Thérèse avait convaincu, j'accepte... mais vous connaissez mon père... il faut agir prudemment. Entrez au salon, je vais lui faire prendre une potion soporifique... et lorsqu'il sera plongé dans un profond sommeil, je viendrai vous chercher.

Cet arrangement adopté, le fils s'empressa de retourner auprès de son père.

Après quelques tours dans le jardin, Thérèse, la tante Brigitte et l'abbé montèrent au salon.

Les deux vieillards s'installèrent dans l'embrasure d'une fenêtre, causant à voix basse.

Quant à la jeune fille, assise à l'écart, les mains jointes sur ses genoux, le regard levé vers le ciel, elle pria.

Au bout d'une heure environ, Pascal parut sur le seuil.

— Suivez-moi sans bruit? dit-il.

Le docteur Cauvain avait été déposé dans son cabinet de travail, au milieu même de la pièce, sur un large divan transformé en couchette.

Il dormait profondément.

La lampe que tenait Pascal éclairait seule la vaste pièce, sévèrement meublée de vieux chêne. Çà et là des armes anciennes, des faïences rouennaises, de rares émaux, toutes sortes de curiosités archéologiques. Le docteur était un des plus renommés antiquaires de la Normandie.



D'avance, la jambe cassée avait été mise à découvert. Pascal en approcha la lumière, l'abritant de son corps du côté de la tête du blessé, qui se trouvait rester ainsi dans l'ombre.

La fille du rebouteur vint s'agenouiller près du divan. Elle examina longuement la fracture ; elle y promena ses blanches mains intelligentes ; puis, se redressant tout à coup, avec la joie contenue d'une pleine conviction, elle dit :

— Si vous daignez me venir en aide, monsieur Pascal, il en sera du docteur Cauvain comme du père Leday... j'en réponds !

— Mais il se réveillerait !

— Assurément.

— Alors, jamais il ne consentira... jamais !

Il y eut un silence.

— L'abbé l'y déciderait peut-être ? proposa la tante Brigitte.

Le vieux prêtre secoua la tête d'un air incrédule. On se le rappelle, il ne croyait guère à son influence sur le docteur Cauvain.

Tout à coup Pascal se frappa le front, comme illuminé d'une inspiration soudaine.

— J'essayerai, moi ! dit-il, j'essayerai... sinon de le convaincre par mes prières, au moins de l'abuser par la ruse. Revenez demain matin, Thérèse... et d'avance soyez bénie... à demain !

## XIII.

## L'IDÉE DE PASCAL.

Vers le matin, comme les premiers rayons du soleil se glissaient jusqu'au chevet du blessé, il se réveilla.

Pascal était assis auprès du lit.

— Ah ! te voilà, mon garçon... Eh bien, tout est-il prêt ?

— Oui, mon père... mais j'ai l'espérance de pouvoir vous épargner l'extrême ressource de l'amputation.

— Ce qui signifie que tu te crois plus fort que moi ?... Au fait, je ne suis qu'un simple officier de santé... toi, un docteur !

— Ce n'est pas seulement l'opinion de votre fils, mon père... c'est celle aussi d'un de mes anciens camarades, établi maintenant à Lisieux, où il a su déjà conquérir un grand renom, surtout comme chirurgien... Vous savez, mon ami Bertot. Je l'avais fait mander hier soir par dépêche télégraphique.

— Tu n'as donc guère confiance en ton talent que, dans une circonstance pareille, tu recoures à celui des autres ?

— Pour vous sauver, mon père, je sacrifierais de grand cœur mon orgueil. Oui, je ferai appel à tous les médecins de la terre... et voire même, si j'en augurais meilleure réussite, aux empiriques réputés comme habiles... aux simples rebouteurs...

— Comme le père Ysabeau, n'est-ce pas ?... Oh ! quant à ça, non ! cent fois non ! j'aimerais mieux qu'on me coupât les quatre membres que de lui donner la joie de ce triomphe !

Pascal jugea superflu d'insister davantage dans cette voie périlleuse. Il s'empressa de répondre :

— Il ne s'agit pas du rebouteur de Saint-Gatien, mon père, mais du docteur Bertot. Cette nuit, pendant votre sommeil, nous avons examiné la fracture.

— Il est donc ici ?

— Oui, mon père.

— Qu'il vienne alors !

— Il a senti le besoin de quelques instants de repos... il dort.

En cela seulement Pascal mentait. Il avait bien fait prévenir le docteur Bertot, mais il l'attendait encore.

— Laissons-le donc dormir, reprit Jean Cauvain, mais dès son

réveil l'opération commencera. J'ai hâte d'en finir. Un mot encore ! Je consens à ce qu'il t'assiste, mais je veux... entends-tu bien, je veux que ce soit toi-même...

— D'accord, mon père. C'est un droit que je réclame, et que je suis fier de remplir. Cependant...

— Cependant ?

— Vous l'avouerez-je ? j'aurai peur de vous, de votre regard... Aussi j'espère bien que vous me l'épargnerez.

— Comment cela ? Que veux-tu dire ?

— Dans les hôpitaux... presque toujours... et cela vaut beaucoup mieux... on endort avant d'opérer...

— M'endormir !

— Le chloroforme...

— Allons donc ! Est-ce que tu me prends pour une poule mouillée !... est-ce qu'on songeait au chloroforme dans nos grandes campagnes du premier empire ! On en coupait cependant par centaines, des jambes et des bras... mais à des gaillards bien éveillé, souriant au mal, et qui fumaient tranquillement leur pipe... ou bien, au dernier moment, criaient : « Vive l'Empereur ! » Jean Cauvain fera comme eux, mille tonnerres ! car c'est un vieux de la vieille aussi... ce n'est point un lâche !

Le pauvre Pascal frissonna de la tête aux pieds ; il avait crainte maintenant de ne pas réussir.

Néanmoins, rassemblant tout son courage, il reprit :

— Moquez-vous de moi, si bon vous semble, mon père... mais je n'ai pas l'âme trempée d'une façon aussi héroïque... et, je vous le répète, si je sens vos yeux fixés sur moi, ma main tremblera.

— Aurais-tu donc la prétention de me les crever, mes yeux !

— Non, mon père, mais...

— Mais...

— Un bandeau...

— Un bandeau !

— Je vous en supplie !... je vous en conjure, les mains jointes, à genoux... au nom de mon courage qui faiblirait peut-être... au nom de votre propre salut... au nom de ma mère !

Jean Cauvain fut ému.

— Ta mère ! dit-il, tu lui ressembles... et je crois la voir me parlant par ta voix... allons... impossible de refuser... va pour le bandeau... mais c'est une drôle d'idée tout de même... j'aurai l'air de poser pour l'Amour, à qui l'on raccommode une patte cassée.

— Oh ! merci mon père ! merci ! s'écria Pascal en embrassant le vieillard avec une joyeuse impétuosité.

Il avait réussi.

En ce moment, un léger bruit s'éleva du côté du salon.

— Je vais réveiller Bertot, dit-il vivement ; à tout à l'heure, mon père... à bientôt !

Et il se hâta de sortir.

C'était effectivement le docteur lexovien qui arrivait.

En quelques minutes, Pascal lui raconta tout.

Une nature intelligente et toute moderne que ce docteur Bertot, sans puérile vanité, ardent à s'approprier toute idée nouvelle et grand dénicheur de science, partout où il la trouvait, fût-ce dans le passé, fût-ce dans l'avenir.

Tout d'abord cependant, il avait souri de la ruse de Pascal. Mais, d'une part, la réputation du père Ysabeau lui était connue et depuis longtemps il désirait approfondir le prétendu secret du rebouteur. De l'autre, Thérèse arriva. La vue, les paroles de la jeune fille, achevèrent promptement de lui gagner le cœur.

— Allons ! dit-il, allons, Pascal... il est temps de prendre



notre leçon de reboutage... et ce sera non moins consciencieusement de ma part que de la tienne.

Après quelques dernières instructions préalables, les deux jeunes médecins pénétrèrent dans le cabinet de travail, où Thérèse se trouvait prête à les suivre au premier signal.

Comme la veille, la tante Brigitte et l'aumônier de la côte de Grâce l'accompagnait.

Rien de plus cordial que l'accueil du docteur Jean Cauvain. il plaisanta tout le premier de la singulière imagination de son fils et se laissa docilement attacher le bandeau.

Aussitôt Pascal alla sans bruit ouvrir la porte.

Thérèse entra, munie de tous les objets conformes à la formule paternelle.

Elle se mit immédiatement à l'œuvre, secondée par les deux jeunes docteurs, qui, l'un comme l'autre, admiraient son expérience, sa dextérité, sa promptitude vraiment merveilleuses.

Un moment arriva cependant où la douleur fit faire un brusque mouvement au blessé.

Le bandeau tomba de ses yeux.

Un cri de stupeur et d'anxiété s'échappa de toutes les lèvres.

Du premier regard, il avait reconnu la fille du rebouteur.

Mais déjà le docteur Bertot s'était élancé vers lui, s'écriant :

— Ne bougez pas ! laissez faire... c'est moi-même qui vous le demande... au nom de la science qui va s'enrichir d'une des traditions du passé !

De son côté le vieux prêtre disait :

— Au nom de Dieu... qui parfois choisit un ange terrestre pour accomplir un miracle !

— Au nom de ma mère ! répéta Pascal éperdu.

Quant aux deux femmes, agenouillées l'une comme l'autre, elles joignaient leurs mains suppliantes.

— Soit ! répondit enfin le patient, soit... que j'en sois victime... mais que je serve du moins à les confondre !

Et l'opération continua.

XIV.

CONCLUSION.

A quelques mois de là, par une douce matinée de mars, une calèche s'arrêtait devant la ferme du père Ysabeau.

Pascal en descendit le premier, tout ému, tout joyeux.

Puis la tante Brigitte.

Puis le docteur Cauvain, auquel son fils s'empressa de présenter une canne, sur laquelle il daigna s'appuyer à peine.

On pénétra dans l'enclos.

Césarine Leday, qui venait d'apporter à la ferme des crabes pêchés par son grand-père, accourut sous les pommiers.

— Où est le maître ? demanda Jean Cauvain.

— Dans le jardin, avec la demoiselle..... faut-il les prévenir ?

— Inutile... j'aime autant que ça leur soit une surprise.

Grande fut effectivement la stupéfaction de Jacques à l'apparition de son ancien ennemi qui s'avancait, ingambe et souriant, à sa rencontre.

Il en laissa tomber la greffe qu'attendait un églantier, dont Thérèse retenait la cime entr'ouverte.

— Le docteur Cauvain !... ici... chez moi ?

— Eh ! n'est-il pas juste que je vienne remercier mon ange sauveur... ma jolie rebouteuse ?

— Merci également à vous, docteur Cauvain... car c'est grâce à votre signature que j'ai pu sortir de cette prison maudite, où peut-être je serais mort.

— Bravo ! voilà d'excellentes dispositions... qui m'enhardissent davantage encore à vous faire ma demande.

— Quelle demande ?

— Eh ! parbleu !... la main de votre fille... pour mon fils ici présent, le docteur Pascal Cauvain !

Le père Ysabeau, moins étonné peut-être qu'on ne s'y serait attendu, se retourna vers sa fille.

— Ah ça... décidément, tu l'aimes donc ?

Depuis quelques instants déjà Thérèse baissait les yeux. A cette brusque question, elle vint cacher son front rougissant dans le sein paternel.

— Eh bien ? demanda le père Jean, eh bien, que répondez-vous ?

Pour toute réponse, le père Jacques attira du geste Pascal, et plaça sa main dans celle de Thérèse.

— Vival ! s'écria le docteur Cauvain tout en brandissant d'un air victorieux sa canne inutile, vivat !... et nous, mon ancien ennemi, mon vieux confrère... est-ce que nous ne nous donnerons pas aussi la main ?

.....

Il va sans dire que le mariage eut lieu à la chapelle de Grâce.

Ce fut par une riante matinée de mai. Tous les personnages de cette histoire, tous nos amis étaient là : la tante Brigitte et la tante Cotentin, le docteur Bertot, le bon brigadier, le vieux Joseph, le père Leday, Césarine et ses deux petits frères, voire même tous les médecins de l'arrondissement, qui, par leur présence, semblaient vouloir cimenter la paix entre la pratique et la théorie, entre la chirurgie et le reboutage.

Puisse-t-il en être de même en maint autre lieu, comme en mainte autre chose !

Ce qu'il faut désirer, ce qu'il faut vouloir aujourd'hui, c'est l'alliance du passé avec l'avenir.

.....

Quelques années se sont écoulées depuis cet heureux dénouement. Pascal Cauvain est devenu le médecin le plus renommé de tout le Calvados. Deux beaux enfants sourient sur les genoux de Thérèse. Tous les vieux parents existent encore, heureux et gaillards, y compris même le père Leday, qui, tous les jours que Dieu fait, s'en va gaiement à sa petite pèche aux crabes.

Si par hasard vous allez passer la saison des bains à Villerville, vous pourrez le voir, à chaque retour de la marée, son grand bonnet de laine sur l'oreille, sa manne sur le dos, son long crochet à la main, remonter en sifflottant la rampe caillouteuse sur le rebord de laquelle viennent s'asseoir les convalescents et les pauvres. Ils ont leur part quotidienne dans la pèche du père Leday. Malgré ses quatre-vingts ans passés, il ne reçoit pas, il donne encore l'aumône de la mer.

Charles DESLYS.



## EN PUISSANCE DE FEMME

(NOUVELLE.)

I.

Nous appellerons notre héros, si vous le voulez bien, monsieur Pichard, car, comme il est encore bien vivant, peut-être nous reprocherait-il, à nous, son ami, d'avoir donné les honneurs de la publicité à sa lamentable histoire, avec les noms et prénoms qui figurent sur ses extraits de naissance et de baptême.

Toutefois, un prénom n'étant pas qualificatif, nous allons nous servir de celui d'Eustache, qui est véritablement le prénom du personnage dont nous essayons de donner une idée au lecteur.

Agé de cinquante-cinq ans environ, M. Eustache est d'une taille un peu au-dessous de la moyenne; sans être gras, on ne peut dire qu'il soit maigre; sans être pâle, on ne peut dire qu'il est coloré; enfin, bien que sa démarche ne soit pas lente, on s'accorde à trouver qu'elle n'est pas précipitée. C'est en un mot, un juste milieu physique. Il n'a pas le profil grec, mais il est loin d'avoir celui d'un kalmouk; ses lèvres n'ont point l'expression de la finesse, mais elles n'accusent point non plus celle de la sottise, et si son regard ne révèle pas un monde de pensées, du moins indique-t-il un terme moyen d'idées.

Et si, du physique, nous passons au moral, nous retrouvons ce même point central entre les deux extrêmes. M. Eustache n'est point querelleur, mais gardez-vous de trop lui échauffer la bile; il n'est point prodigue, mais il n'est jamais descendu jusqu'à l'avarice; il n'est certes point impatient, toutefois, poussé à bout, peut-être finira-t-il pas s'emporter! Chez lui, disons-le, en terminant cette exquise, tout se pondère!

Dans le commerce de dentelles depuis sa jeunesse, M. Eustache s'était marié à l'âge de trente-huit ans révolus; il avait épousé la fille de l'un de ses commettants, mademoiselle Claire N..., jeune personne sans doute, mais qui cependant n'avait pas moins de vingt-cinq printemps lorsqu'elle fut conduite à la mairie et à l'autel.

Blonde, petite, grasse, avec ses yeux d'un bleu très-pâle et ses fortes lèvres très-vermillonnées, mademoiselle Claire, désormais madame Eustache, se montra, dès le début de son mariage, aussi intempestivement emportée que son mari se montrait de plus en plus comme un modèle de modération. Le diable aurait peut-être fini par pénétrer dans le ménage si l'intérêt commercial, ce puissant mobile, n'était venu mettre une salutaire sourdine aux bruyants grelots de la nouvelle épouse.

Simple rentière, madame Eustache eût délicieusement tapagé nuit et jour, mais élevée à la position de commerçante, elle comprit bien vite que de l'honorabilité domestique pouvait dépendre l'honorabilité commerciale, et que, mariée sous le régime de la communauté, il ne fallait pas compromettre cette réputation de *premier crédit* dont M. Eustache, son mari, jouissait sur la place. Quoique grondeuse endiablée, elle aimait d'un amour positif le bien-être, les belles toilettes, les bijoux à la mode, et il lui plaisait fort de se dire *à part*, qu'elle était digne du meilleur monde.

Faisant donc violence à son caractère, elle se contentait, en grondant bas, il est vrai, en grommelant, en marmottant, parfois même en menaçant, mais elle se contentait sans éclater du jour de son mariage au jour où il fut convenu que, fortune étant faite, et le temps de se reposer étant venu, l'on allait se retirer des affaires.

M. Eustache possédait, par voie de récente acquisition, rue Leregrattier, dans l'île Saint-Louis, une maison lui rapportant une rente bien assurée de douze mille francs; ce fut donc pour ce paisible séjour qu'il abandonna la rue de Cléry, où, pendant vingt-sept années, il avait eu le siège de ses opérations.

Dans ce choix d'une maison dans la rue Leregrattier, l'ex-marchand de dentelles avait songé que sa belle-mère habitant l'île de la Cité, madame Eustache aurait sous la main, pour ainsi dire, et un bon voisinage et une distraction à volonté.

Voici donc nos deux époux installés dans l'île Saint-Louis: rien ne leur manque; vingt mille livres de rente sont leur partage. M. Eustache se porte on ne peut mieux. M. Eustache a de la santé à en revendre. Que leur manque-t-il donc? Renouvelant la touchante et réciproque affection de Philémon et de Baucis, ne peuvent-ils de leur île faire leur paradis?

Hélas! ci-dessus nous venons de le dire: dix-sept ans durant, madame Eustache, pour des considérations commerciales, avait cru devoir se contenir; mais loin de la rue de Cléry, et entourée d'un monde qui n'était pas le sien, madame Eustache ne se contentait plus.

Figurez-vous la corde d'un arc démesurément tendue et qui revient à son point de départ: quelle rapidité! Figurez-vous une vapeur comprimée et qui éclate: quelle force! Figurez-vous la dame de notre héros parlant bas pendant dix-sept ans et parlant haut un jour: quel débordement!

Débordement tel, que l'infortuné Pichard crut en perdre la tête.

Pour ne pas la perdre, il prit son chapeau, saisit sa canne, s'élança vers sa porte et s'enfuit à toutes jambes, pour ne s'arrêter que sur les bords mêmes de la Seine.

Là, ahuri, haletant, il respira... et comme sa pensée était bouleversée, il crut devoir la ramener au calme par la contemplation de tout ce qu'il y a au monde de plus paisible. En conséquence, ses regards se fixèrent pendant longtemps avec une expression d'envie, sur un pêcheur à la ligne!

— C'est là un homme heureux! dit-il en poussant un profond soupir.

— Monsieur Pichard, j'ai l'honneur de vous saluer, fit en ce moment une voix tout à côté de notre contemplateur.

Celui-ci se retourna avec un geste d'étonnement, mais à la vue du nouveau venu, il s'efforça de sourire, et, lui tendant la main:

— Ah ça, s'écria-t-il à quel propos?...

— Ne continuez pas, interrompit le survenant, je vous devine: à quel propos, alliez-vous me dire, suis-je ici sur la berge? Je vous réponds: attendu que je viens de vous y voir. Oui, du haut du pont Louis-Philippe. Me comprenez-vous?

— C'est compréhensible.

— Ah! je vous y surprends, cher monsieur. Nous avons des loisirs, à cette heure, il s'agit de se donner un passe-temps. Tenez, avouez-le, c'est une leçon que vous preniez?

— Peut-être.

— Répondez plutôt affirmativement, et le jour où vous irez acheter votre attirail, n'en rougissez pas. Ce sont des gens à estimer que les pêcheurs à la ligne: immobiles, leur instrument à la main, ils n'ont rien de commun avec les gens de désordre; et je leur suis, en ma qualité de membre du barreau on ne saurait plus sympathique.

— Raillez! raillez! monsieur Alfred Neuville, à votre aise, et comme ma leçon est prise, trouvez bon, je vous prie, que



nous allons respirer l'air en plus haut lieu : sur les trottoirs.

Nos deux personnages remontèrent l'escalier qui, de la berge conduit au quai de la Grève, et bientôt, bras dessus, bras dessous, ils cheminèrent en causant dans la direction de l'Hôtel-de-Ville.

Nous allons profiter de cette causerie pour nous hâter de réparer une omission.

Du mariage de M. Eustache et de mademoiselle Claire était née une fille à laquelle sa marraine avait donné le nom de Marie, et que la tendresse maternelle transforma en celui de Mariette. A l'époque de notre récit, Mariette devenue une jeune personne de dix-sept ans, ne devait pas tarder à quitter la pension, pour ne pas tarder ensuite à être mariée.

Or, le futur époux de la pensionnaire n'était autre que M. Neuville, jeune avocat plein d'avenir, et ayant trois ans encore avant de toucher à la majesté de la trentaine. D'une figure agréable, d'une tournure distinguée, invariablement vêtu de noir, la cravate blanche en permanence, le pince-nez toujours en activité, la parole facile, le mot d'esprit à sa disposition, il était, aux yeux de M. et M<sup>me</sup> Pichard, l'idéal d'un gendre dans l'espèce, et, en général, le *nec plus ultra* de la distinction.

De plus, riche de quelques mille livres de rente, et ayant un oncle occupant un rang élevé dans la magistrature, ils voyaient déjà en perspective M. Neuville occuper le siège d'un conseiller à la cour, et, à cette vision, il y avait dans le cœur des époux comme une irradiation de légitime amour-propre.

M. Prud'homme s'était jadis écrié, dans un sublime mouvement : — J'aurai un gendre décoré !

Les époux Pichard grillaient à leur tour de pouvoir dire : Nous avons un gendre *homme de robe*.

Quant à mademoiselle Mariette, piquante brune, ayant le type de son père, mais le type délicieusement féminisé, elle avait deviné, et avec une satisfaction des plus vives, les projets de ses parents, et, en fille bien apprise, elle se promettait bien de s'y soumettre avec la plus édifiante soumission. Aux vêtements noirs de M. Neuville, à sa cravate blanche, à son pince-nez, elle ne trouvait rien à redire, et elle trouvait, au contraire, qu'il n'était pas dû à la première venue d'être la femme d'un avocat !

Tout semblait donc aller pour le mieux, mais... mais au moment où nous reprenons notre récit, il était entré dans l'esprit de M. Eustache une de ces fortes résolutions qui peuvent amener un bouleversement dans les mariages combinés avec le plus de prudence et le plus de sagesse.

M. Neuville, tenant toujours à son bras son futur beau-père, venait d'arriver sur la place de l'Hôtel-de-Ville, lorsque, interrompant une conversation insignifiante :

— Ah ça, Monsieur Eustache, s'écria-t-il, qu'avez-vous donc aujourd'hui ? Votre physionomie n'est pas ordinaire ?

— Je suis en effet, cher ami, dans un état d'esprit fort extraordinaire.

— Vous m'attristez ! et y aurait-il indiscrétion à vous demander...

— Nullement ! nullement ! c'est à vous-même que je tiens à faire ma confession, mais en ce moment je n'ai pas le calme voulu pour vous exposer en règle l'état de mon esprit.

M. Neuville regarda son futur beau-père avec quelque inquiétude.

— Oui, cher ami, reprit ce dernier, remettons à demain, si vous le voulez bien, la suite d'un entretien dont la conclusion sera très-sérieuse. A quelle heure fixons-nous le rendez-vous ?

— Voulez-vous accepter mon déjeuner.

— De grand cœur, d'autant plus qu'il importe que ma femme ne puisse nous entendre.

— A demain donc !

Et sur ce, nos deux interlocuteurs se séparèrent après une poignée de main, et en se redisant :

— A demain ! à demain !

## II.

Après avoir quitté M. Neuville, l'ex-marchand de dentelles s'absorba dans une méditation soutenue, *in pensiere profundo*, comme disent les Italiens, et afin que cette méditation ne fût point troublée, il se dirigea de nouveau vers la berge du pont Louis-Philippe, et s'assit avec recueillement à quelques pas du pêcheur à la ligne.

Là, il fit le bilan exact de sa situation conjugale, et, de conséquence en conséquence, il arriva à formuler mentalement une conclusion religieuse.

— Non, se dit-il, cela ne peut durer ainsi, madame Eustache me harcèle, elle m'irrite, elle m'agace, elle me crispe, que dis-je ? elle me paroxysme ! le mot peut n'être pas français, tant pis !

Et continuant de se donner audience, il se dit encore :

— Et penser que ce martyr doit durer jusqu'à mon dernier jour !

Ici on eût dit que M. Eustache venait de recevoir le dernier coup de massue donné à sa destinée. Il se croisa les bras et sa tête s'inclina sur sa poitrine. Plus d'un quart d'heure il conserva cette posture désolée !

Tout à coup, relevant la tête, il porta son regard vers le ciel. On eût dit, à voir sa physionomie transfigurée, qu'il venait d'être frappé d'une soudaine révélation ; sur sa bouche courut un sourire ineffable, son front sembla rayonner, et un soupir presque voluptueux s'échappa de son sein ; le nautonnier battu par la tempête venait enfin d'apercevoir un port !

— Non, non, se répéta-t-il plusieurs fois, je ne serai pas à jamais l'objet infortuné de ses attaques ; mon âme vient de s'entr'ouvrir, et la plus douce des espérances vient d'y entrer ! Où diable avais-je la tête de n'avoir pas songé jusqu'à ce jour que nous étions immortels ! Quoi ! ne saurai-je souffrir avec résignation cette vie terrestre qui passe comme un songe, en vue de mériter cette vie céleste qui ne finit jamais ?... Oh ! quel délirant bonheur que de penser qu'un jour, en plein paradis, sans avoir employé les voies judiciaires ici-bas, je serais bel et bien, et pour l'éternité, à jamais séparé de ma femme ! Suivant l'un et l'autre en ce monde des voies directement opposées, elle ne saurait logiquement venir me trouver dans le séjour où j'irai ! c'est clair !

LOUIS BERGER.

(La fin au prochain numéro.)